

Gertrude est morte cet après-midi et moi aussi

Lynda Burgoyne

Numéro 86 (1), 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/25636ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Burgoyne, L. (1998). Gertrude est morte cet après-midi et moi aussi. *Jeu*, (86), 165–168.



LYNDA BURGOYNE

Gertrude est morte cet après-midi et moi aussi

Paris serait mon héroïne. Chaque sensation, depuis le moment où je poserais le pied à Roissy jusqu'à l'appartement sous les toits du très vieil immeuble de la rue de Crimée, serait l'inspiration d'une nouvelle histoire, d'une autre héroïne à inventer. Oui, à inventer. J'imaginerais un destin incroyable à toutes les badaudes que je verrais déambuler à travers l'immense fenêtre de mon petit studio. En face, l'îlot rocheux du parc des Buttes-Chaumont avec ses fantômes, ses pendus, sa bataille célèbre et ses suicidés deviendrait le lieu de mon inspiration. Mais tous ces contes ne paraîtraient pas ici. C'est pourquoi je veux vous annoncer une petite mort. Cette chronique sur mes héroïnes sera, en effet, ma dernière. « Fini » comme l'écrivait Gertrude Stein – en français dans le texte ! – à la fin de certaines de ses œuvres. Gertrude Stein sera ma dernière héroïne.

Paris, juillet 1997

Je n'avais pas entendu parler de Gertrude Stein depuis que Jovette Marchessault me

l'avait fait découvrir avec sa pièce en 1984. À Paris, pendant l'été 1997, j'ai retrouvé, tout à fait par hasard, cette héroïne qu'on m'avait amenée au théâtre, exprès pour moi, aurait-on dit.

Ce jour-là, la faim m'avait entraînée rue Des Rosiers, là où l'on trouve les meilleurs falafels de tout Paris. Ils regorgent de sauce et vous dégoulinent entre les doigts. Je m'étais ensuite baladée dans le quartier pour finalement me retrouver, rue Volta, devant la porte du Théâtre du Marais où l'on présente *Gertrude morte cet après-midi*, d'après Gertrude Stein¹. Dans ce petit théâtre sans hall, sans guichet et dont la petite salle donne littéralement sur le

1. Texte de Monick Lepeu, d'après Gertrude Stein. Mise en scène de Rachel Salik. Avec Monick Lepeu et Élisabeth Fermaud. Production du Détour Théâtre, présentée au Théâtre du Marais. J'ai vu cette pièce en reprise à l'été 1997. La création, en 1984, avait obtenu le prix de la révélation du Syndicat de la critique. Elle a ensuite été reprise en 1990, puis filmée et diffusée, cette même année, par le Petit théâtre d'Antenne 2.

trottoir, j'ai vu une pièce remarquable : l'œuvre de Monick Lepeu, qui en a rédigé le texte d'après *l'Autobiographie d'Alice B. Toklas*. Cet ouvrage avait valu à Gertrude Stein, à sa publication en 1933, un vif succès – son premier d'ailleurs et le plus important de sa carrière d'écrivaine.

Avec un doigté exceptionnel, Monick Lepeu a su tirer de ce magma d'informations que constitue le livre de Stein un texte dramatique en courtepoinette, qui raconte l'essence de l'amitié complice et amoureuse de deux femmes : Alice B. Toklas et Gertrude Stein qui, pendant près de quarante ans ne vont jamais se quitter. La mise en scène sobre mais sensible de Rachel Salik contribue à créer l'illusion d'une réelle rencontre dialoguée entre les deux personnages, alors qu'en fait chacune d'elles narre une série d'anecdotes, de sensations et de réflexions tirées de *l'Autobiographie*.

Dans le rôle de Gertrude Stein, l'auteure, également comédienne, campe un personnage à la mesure de l'imposante « madame Bouddha » comme ses amis, Picasso en tête, se plaisaient à la surnommer. Son jeu rend tout l'aplomb et l'assurance de cette femme dont la personnalité ne s'embarrassait d'aucun scrupule, ce qui lui permettait, entre autres, de déclarer sur un ton péremptoire : « *Einstein was the creative philosophic mind of the century and I have been the creative literary mind of the century.* » Élisabeth Fermaud incarne quant à elle une Alice B. Toklas tout à l'opposé de sa compagne, comme cela se doit, une femme discrète, amoureuse et intense admiratrice du génie de Stein. Les spectateurs deviennent à la fois voyeurs et complices de cette amitié particulière, surtout à cause des jeux de regard intenses entre les comédiennes. Une énergie bouillante traverse la salle de part en part. Des paroles d'Alice, qui constituent une très



Photo : Lynda Burgoyne.

belle image de l'admiration qu'elle voue à Gertrude, s'imposent, par leur répétition, comme un leitmotiv tout au long de la pièce : « Elle portait une grosse broche en corail ronde et, lorsqu'elle parlait ou riait, j'avais l'impression que sa voix sortait de cette broche. »

Un décor minimal, plutôt suggestif, une table, des chaises, mais surtout des ombrelles qui tantôt deviendront des parapluies tournoient dans les chaudes couleurs des éclairages. Je suis remuée et envahie à la sortie du théâtre par l'intensité de ce spectacle. Une sensualité innommable se dégage de cette scène où évoluent deux personnalités célèbres qui, comme nombre de génies féminins, marqueront de manière exceptionnelle le début du XX^e siècle.

Je pense, bien sûr, au couple de Natalie Barney et Renée Vivien. Les salons littéraires de ces Américaines vivant à Paris, tout comme celui de Gertrude Stein et Alice B. Toklas, permettent aux multiples créateurs et créatrices issus de l'avant-garde, qu'elle soit française, américaine ou anglaise, de laisser éclore leurs talents. D'autres femmes, dont la Française Adrienne Monnier et Silvia Beach (une autre Américaine), libraires réputées installées rue de l'Odéon, contribueront à stimuler une activité culturelle importante. Sait-on bien que c'est à

Silvia Beach que James Joyce doit la publication de son *Ulysse* dont aucun éditeur anglais ne voulait ?

Riche Américaine vivant à Paris à partir de 1903, Gertrude Stein se disait fière de son lieu de naissance, Allegheny, Pennsylvanie, et ce surtout parce que son orthographe donnait du mal aux fonctionnaires français². Elle est née en 1874 d'un père juif allemand émigré de la Bavière au milieu du XIX^e siècle. D'abord intéressée à la psychologie et à la médecine, elle poursuit ses études à John Hopkins. Après avoir vécu les affres douloureuses d'un triangle amoureux avec Mabel Haynes et May Bookstaver, dont elle raconte la portée dans *Q.E.D. or Things as They Are* (publication posthume en 1950), elle quitte Baltimore pour rejoindre son frère Leo – qu'elle idolâtre mais qu'elle reniera par la suite parce qu'il la ridiculise – en Italie, puis s'installe avec lui dans un petit studio, rue de Fleurus, à Paris.

Gertrude Stein s'intéresse à l'art moderne. À une époque où tous se moquent du tableau de Matisse, *la Femme au chapeau*, exposé au Petit Palais, Stein y reconnaît un génie. Collectionneuse et mécène, elle attire chez elle les plus grands artistes du début du siècle : Matisse, Picasso, Braque, Cézanne, Juan Gris, Guillaume Apollinaire, Marie Laurencin, Max Jacob, Erik Satie, Ernest Hemingway, etc. La Première Guerre mondiale interrompt les activités de son salon qui reprendront peu après. Alice B. Toklas raconte que, pendant la guerre, Gertrude a fait venir une petite Ford des États-Unis. Elle explique comment elles ont toutes deux pu ainsi offrir un service d'ambulance aux blessés. En notant toutefois, non sans humour, que Gertrude n'était décidément pas du tout

2. Son lieu de naissance est d'ailleurs mal orthographié sur sa tombe puisqu'on y lit : Allghany.

THEATRE DU MARAIS  COMPAGNIE JACQUES MAUCLAIR

Le Détour Théâtre
présente
à partir du 3 juin

**Gertrude
morte
cet après-midi**

d'après Gertrude Stein

Pièce de **Monick Lepou**
Mise en scène **Rachel Salik**

avec
Monick Lepou **Gertrude Stein**
Élisabeth Fermaud **Alice B. Toklas**

Réalisation Bande Son **Marie-Hélène Conte**

Grand Prix de la Révélation du Syndicat de la Critique
Plus de 300 représentations à Paris
Tournées en province et à l'étranger
Pièce diffusée sur France Culture et
au petit théâtre d'Antenne 2

du mardi au samedi à 21 h - dimanche : matinée 17 h
relâche : dimanche soir et lundi

Theâtre du Marais :
37, rue Volta - Paris 3e
location : 01 45 41 57 88
Places : 100 F
Etudiants, C.V. : 80 F

Attachée de Presse:
Marie-Hélène BRIAN
Tél: 01 42 81 35 23
Fax: 01 42 81 45 27

habile en marche arrière, ce qui avait parfois l'heur de poser de graves problèmes !

« *A rose is a rose is a rose is a rose* »

S'il est vrai que Gertrude Stein et Alice B. Toklas rassemblent autour d'elles tous les génies de l'époque, il n'en demeure pas moins que la reconnaissance de cette écrivaine pourtant très prolifique (poèmes, romans, pièce de théâtre, livrets d'opéra, manifestes théoriques) est tardive. Son œuvre est en effet restée longtemps inédite. La version complète de son chef-d'œuvre qui compte plus de mille pages, *The Making of Americans*, qu'elle avait publié à compte d'auteure en 1925, ne sera édité en totalité qu'en 1973. Elle avait d'abord projeté de raconter dans ce livre l'histoire de sa famille, mais cette saga est finalement devenue celle de tous les Américains : « *Who ever can or is or was or will be living* ». « Mère l'oie de Montparnasse » intéresse bien davantage – encore aujourd'hui – par le personnage qu'elle s'est elle-même créé que par son œuvre, jugée énigmatique.

Ce jugement sur son écriture n'est certes pas étranger au fait qu'elle ait prétendu être la première auteure à imposer une esthétique cubiste à l'écriture littéraire. Elle a en effet tenté d'imposer de nouvelles formes, ce qui, en l'occurrence, la vouera à un certain hermétisme. Par le procédé de la répétition, elle cherche entre autres à simuler une forme de continuité :

This one was not one working to have anything come out of him. He always did have something come out of him. He was working, he was not ever completely working. He did have some following. They were always following him. Some were certainly following him. He was one who was working. He was one having something coming out of him something having meaning. He was not ever completely working³.

Ce modernisme lui vaudra le titre de « *mama of dada* ». On comprendra la riche connotation d'étrangeté expérimentale de cette appellation.

Égale à elle-même jusque dans ses derniers instants, c'est-à-dire entière et géniale, Gertrude Stein, avant de s'éteindre, le 29 juillet 1946, pose une seule question : « *What is the answer ?* » Comme son entourage reste muet, elle s'empresse de se donner elle-même une réponse, une dernière : « *What is the question ?* »

Gertrude est morte cet après-midi et moi aussi en quelque sorte. Pour mieux renaître à travers de nouvelles héroïnes qui, je me plais à l'imaginer, seront aussi nombreuses et métaphoriques que ces milliers de petits graviers blancs qui ornent la tombe, au cimetière du Père-Lachaise, d'une héroïne que je n'ai pas eu à inventer.

Fini.

3. Extrait d'un récit bref intitulé *Picasso*.